

**Bernard Tétrault**

**Confidences**

**d'un agent**

**double**

**En mission à 14 ans**

LES ÉDITIONS  
**PUBLISTAR**

Bernard Tétrault

# Confidences d'un agent double

En mission à 14 ans

## présentation

Le Québécois Michael Lechasseur n'est pas le premier agent double à infiltrer les milieux criminels pour le compte de la police, mais il est certainement le seul au monde à avoir commencé sa carrière à l'âge de quatorze ans, et à être toujours actif vingt-trois ans plus tard !

Maintenant âgé de trente-sept ans, il sort de la clandestinité et nous raconte en détail sa double vie de trafiquant de drogue et d'informateur de police. Volubile, articulé et passionné, il nous relate comment, dès l'adolescence, il fut amené à marcher sans cesse sur un fil de fer, alors qu'il rêvait de devenir un authentique policier. Lors de nombreuses rencontres secrètes, nous avons enregistré sur magnétophone le témoignage de ses multiples incursions dans

les milieux criminels (mafia, motards, gangs de rue, trafiquants de tout acabit), ses séjours en prison, où il travaillait toujours comme agent double, et son exil dans un autre pays où il s'est maintenant réfugié. Devenu un as de l'infiltration, Lechasseur n'en est pas peu fier. Il ne cache rien de ses bons et ses mauvais coups, dévoile ses multiples astuces pour réussir et toute la marge de manœuvre que la police lui laisse pour qu'il puisse agir efficacement. Son récit dur, qui se déroule dans un monde de durs, démontre que, par souci d'efficacité contre le crime organisé, les policiers n'ont d'autre choix que de fermer les yeux sur certains crimes mineurs s'ils veulent réussir à porter un grand coup.

Les policiers, gangsters et autres personnages avec qui Michael fut en contact durant sa vie ne sont pas identifiés dans ce livre, mais ils existent bel et bien. Ils sont tous dûment nommés sur nos enregistrements et Michael est prêt à passer au détecteur de mensonges pour en certifier l'authenticité. Vous le constaterez au fil de son récit : il ne cherche pas vengeance envers qui que ce soit. Il voue un grand respect à la plupart des gens avec qui il a été mis en contact, y compris certains caïds qu'il a toujours refusé de dénoncer. Il tient en haute estime la plupart

des policiers avec lesquels il a collaboré. Accro de son métier et continuellement en danger de mort, cet as de l'infiltration vit encore chaque mission avec une réelle passion. Mais il affirme qu'en le recrutant comme informateur mineur, alors qu'il n'était qu'un adolescent perdu, on a transformé sa personnalité et on l'a guidé dans la mauvaise direction. Qu'en retire-t-il au bout du compte ? Jusqu'à présent, en tout cas, aucune reconnaissance tangible. Et cela, il ne l'accepte pas sans peine...

Bernard Tétrault

## introduction

Je n'ai pas écrit ce livre pour vous faire pleurer sur mon sort, mais je tenais mordicus à ce qu'il soit publié. J'ai risqué ma vie pour le faire, comme je la risque chaque minute et chaque heure où je mets les pieds au Québec, pour faire comprendre à ma famille et à tous ceux que j'ai côtoyés le dangereux métier d'agent double que j'exerce malgré moi depuis maintenant vingt-trois ans. Je n'ai pas voulu raconter ma vie dans le but de susciter la pitié. Je n'ai pas choisi de devenir un agent double. Je rêvais d'être policier; j'ai été aspiré dans cette voie peu commune en des circonstances troublantes. Je l'ai encore sur le cœur. J'ai été recruté à l'âge de quatorze ans. Vous avez bien lu, quatorze ans! Après, la roue a tourné. Aussitôt que je terminais une mission

avec un corps policier, un autre me prenait en charge, puis un autre.

Néanmoins, j'ai adoré, et adore toujours, mon travail d'infiltration des milieux criminels. C'est le seul boulot que je connaisse vraiment, même s'il m'a éloigné de mes proches, m'a coûté cher et me fait vivre avec une fidèle compagne : la peur.

Ironie du sort, mon désir ardent de m'exposer publiquement en écrivant ce livre m'a tout de suite replongé dans mon ancienne vie. Pour ma sécurité, je ne vis plus au Canada depuis quelques années, mais, aussitôt que j'ai remis les pieds ici pour convaincre un éditeur de me publier, c'était reparti. Chaque fois que je touche le sol canadien, je suis comme aimanté, je ne sais trop, le destin me pousse à m'investir de nouveau dans des enquêtes criminelles, en raison des renseignements que j'obtiens par mon réseau de contacts et d'informateurs, et par le fait que je suis constamment sur le qui-vive, et toujours aux aguets. Et au moment même où j'écris ce livre, me voilà encore lié à trois dossiers majeurs, à Montréal et à Toronto.

Même si j'ai vécu une bonne partie de ces vingt-trois années dans le Milieu, je n'ai pas l'impression d'en faire partie. Je me suis toujours senti comme un policier. J'entre dans le Milieu,

je fais mon travail et j'en ressors. Sans jamais être policier. Je le sais, je ne le serai jamais. Pas légalement, en tout cas, car pour une bêtise que je regretterai toute ma vie durant, je me suis ramassé derrière les barreaux. Dans mon cœur, dans ma façon d'être, je suis davantage qu'un simple policier : je suis un super policier. Je réussis à m'infiltrer facilement dans les milieux les plus fermés sans éveiller la méfiance, et j'en suture des renseignements inaccessibles aux meilleurs des enquêteurs. Vous verrez que même à l'intérieur des murs, je l'ai fait. D'ailleurs, les policiers avec qui je travaille me disent souvent que j'ai manqué ma vocation. Que j'aurais pu être l'un d'eux, et tout un !

Avec ce livre j'ai voulu expliquer aux gens qui est le vrai Michael Lechasseur. J'ai toujours l'impression qu'un jour il va m'arriver malheur. Ce serait triste, pour tous ceux qui m'ont connu, de se demander trop tard qui j'étais exactement, car ma vie en est une hors du commun, elle est quasi irréelle. Du vrai cinéma. Je voulais l'expliquer de A à Z pour qu'on comprenne que la famille décente dans laquelle j'ai été élevé et l'éducation privilégiée que j'ai eue, tout jeune, ne me destinaient pas à cette vie infernale. On m'a carrément volé ma jeunesse. On m'a volé

mon avenir. Si on m'avait incité à devenir un authentique policier comme je le désirais, j'aurais pu faire le même travail efficacement sans avoir à me cacher dans un autre pays pour survivre le reste de mes jours. Bien sûr, nul ne veut le reconnaître, jusqu'à maintenant en tout cas. Même si j'ai demandé officiellement aux autorités québécoises de faire enquête sur ce qui m'est arrivé, j'attends toujours des réponses.

Pourtant, par deux fois durant les deux dernières années, j'ai fait des sorties publiques à cet effet. Je me suis mis à nu dans les médias afin de changer le cours de ma vie. Sans résultat. Je ne demande pas la lune pourtant. Seulement une nouvelle identité, qui serait au moins la reconnaissance de mon travail caché. Qu'attend-on au juste pour réagir? Que je disparaisse de la carte? Que je me fasse tuer?

Michael Lechasseur

**DE L'ÉCOLE PRIVÉE**

**À L'ÉCOLE DE LA RUE**

**JE** suis né Michael Yvan Lechasseur en novembre 1971 à Verdun, le dernier-né de la famille. Avec une sœur et trois frères, nous habitons, eh oui, rue Lechasseur à Belœil. À ma naissance, mes parents étaient près de se séparer. J'étais, en quelque sorte, leur dernière tentative de réconciliation. Tentative ratée puisque, trois ans plus tard, j'habitais à Ville d'Anjou avec ma mère et ma sœur. Mon père, un travailleur acharné de Sidbec-Dosco à Contrecœur, était resté à Belœil avec mes frères, tous beaucoup plus vieux que moi. Mes parents ne s'entendaient pas du tout et leur divorce fut déchirant. Je me rappelle qu'ils se parlaient parfois, mais, en fait, je les ai rarement vus ensemble. J'ai été élevé par ma mère, un mannequin qui a œuvré pendant une trentaine d'années dans l'hôtellerie, plus particulièrement comme chef caissière à l'ancien hôtel Hyatt Regency de Montréal.

Contrairement à mon père, un joyeux luron qui aimait sortir, fréquenter les bars et jouer aux cartes, ma mère était une femme stricte, à cheval sur les principes ; elle tenait à ce que je fréquente les écoles privées, et a longtemps occupé un double emploi, entre ses parades de mode et son travail permanent à l'hôtel, pour nous élever, ma sœur et moi, dans la droiture. J'ai donc fait ma maternelle à l'école Leblanc, dans le quartier Saint-Michel, puis tout mon cours primaire en uniforme à la réputée Académie Michèle-Provost, avenue des Pins Ouest, à Montréal.

J'étais brillant à l'école. Surtout en maths et en géographie. J'ai une mémoire et un sens visuel très développés. Ainsi, je connaissais toutes les fables de La Fontaine par cœur et j'avais de très bonnes notes. J'étais toujours dans les premiers de classe. J'ai un peu étudié la musique, mais le sport me passionnait davantage. J'ai joué au hockey à l'aréna Chaumont d'Anjou dans les catégories atome et pee-wee au niveau élite, qu'on appelle dans le jargon sportif le double lettre. J'ai aussi joué à la crosse, au baseball et au soccer, toujours à Anjou, et j'y excellais. J'étais un fan inconditionnel de Tintin, je possédais tous ses albums. À cette époque, je rêvais de devenir

policier comme mon parrain, un des dirigeants de la Sûreté du Québec, que j'admirais au plus haut point et de qui j'étais très proche. Je n'allais cependant pas pouvoir profiter longtemps de ses judicieux conseils, ni m'en servir comme guide car, atteint d'une maladie incurable et forcé à la retraite dès mon adolescence, il allait déménager à l'extérieur de la région de Montréal, et nous quitter en 2003.

J'étais un élève modèle et studieux, toutes les matières m'intéressaient. J'ai ainsi complété avec brio ma sixième année. Je n'avais rien d'un délinquant. Mais quand les vacances de l'été 1985 sont arrivées, tout a changé. Elles auraient dû être le pont vers mon entrée au secondaire à l'Académie Saint-Michel et un bel avenir prédéterminé. J'avais beaucoup d'ambition, d'énergie et d'entregent, et plein d'amis à l'école et à Ville d'Anjou. Je m'entendais bien avec ma sœur, mon aînée d'environ sept ans. C'est elle, d'ailleurs, qui me gardait quand notre mère occupait un de ses deux emplois, ce qui exigeait d'elle de nombreuses heures. Complices dans tout, nous nous protégeons mutuellement. L'avenir était tout rose, quoi ! Mais ma vie d'enfant sage a soudain basculé. J'avais alors quatorze ans, un an de plus que mes camarades du collège – car

je suis né en novembre –, et j'étais brusquement plongé en pleine crise d'adolescence. Les fins de semaine, je visitais mon père à Belœil. Tout à coup, je voulais être sans cesse avec lui, je voulais le connaître, savoir qui il était. C'était d'autant plus attirant chez lui qu'il était plus tolérant que ma mère. Il serrait moins la vis. Il m'avait ainsi acheté une mobylette en cachette, ce qu'elle n'aurait jamais accepté, si elle l'avait su, jugeant cette activité trop dangereuse.

Ma mère s'était fait un nouveau copain. C'était pour moi un super beau-père, dont le père était policier à Sherbrooke. Cela m'impressionnait. Il nous traitait, ma sœur et moi, comme il aurait traité ses propres enfants. Il s'occupait de notre bien-être, nous montrait plein de choses, nous emmenait en voyage. Mais moi, mon obsession, c'était mon père. J'avais besoin de le connaître mieux, de passer plus de temps avec lui. Aussi, sans le dire à personne, je me rendais souvent à Belœil en autocar. Ma mère, exaspérée, considérait mes escapades comme des fugues. Cette période coïncidait avec un changement global dans mon apparence : cheveux longs, bottes et veste de cuir, etc. Alarmée par mon attitude, ma mère a signalé mes disparitions à la police et la Direction de la protection de la jeunesse s'en est

mêlée. Résultat : je ne voulais plus vivre chez ma mère, que j'aimais pourtant beaucoup. Lors du divorce, elle était devenue ma tutrice légale. Elle me permettait d'aller visiter mon père, mais refusait que j'aboutisse chez lui en permanence. Moi je voulais vivre chez lui, apprendre à le connaître, lui, mais aussi mes frères, bien qu'ils se soient dispersés à tout vent après le divorce de nos parents.

Je voulais, en somme, être plus libre.

J'ai abouti dans un centre de jeunesse et le tribunal a finalement tranché en me permettant d'aller vivre sous la supervision d'un travailleur social chez un de mes frères, qui demeurait près de Belœil, à Mont-Saint-Hilaire. Son épouse enseignait à la polyvalente de Saint-Hyacinthe. Versée en travail social, elle avait accepté la responsabilité de veiller sur moi et, en habitant chez eux, j'étais tout près de la maison paternelle, située juste de l'autre côté de la rivière Richelieu. On m'a inscrit à la polyvalente Ozias-Leduc afin que je puisse amorcer mes études secondaires à la fin de l'été.

Malgré la séparation de mes parents et le fait que je ne demeurais plus ni chez l'un, ni chez l'autre, j'ai toujours gardé le contact avec eux. Je les aimais. Mon père est vite devenu mon

meilleur ami et ma mère, mon port de refuge et mon idéal féminin. Ils ont toujours été mes premiers conseillers et mes premiers guides, et m'ont procuré une solide éducation qui allait m'aider à survivre dans la jungle qui m'attendait. Et j'ai pu fréquenter mes frères, même si j'étais bien trop occupé par ma nouvelle vie pour le faire assidûment.

Lors de l'un de mes week-ends chez mon père, avant le début de mes fugues, j'avais rencontré un type de mon âge, qui devint un bon ami. Ce jeune garçon allait radicalement changer le cours de ma vie. Avec nos mobylettes, nous nous promenions, cheveux au vent, et pas peu fiers, car nous étions les seuls de notre patelin à en posséder. Nous fréquentions Le Casino Vidéo, une salle de jeux populaire auprès des jeunes, située dans le centre commercial de Belœil, les Galeries Montenach, surnommée entre nous « l'arcade ». Nous avons continué d'y aller durant l'été. Nous traînions là à jouer aux machines à boule, à tuer le temps, à déconner et à fumer un peu de pot.

Le père de cet ami était un Hells Angel, membre du tapageur Chapter North de Laval, qui avait la main haute sur le trafic de drogue dans Belœil. Les jeunes qui traînaient dans la rue et à « l'arcade » le savaient et admiraient cet homme

en secret. Comme mon parrain dans la police, il m'impressionnait avec ses six pieds et quatre, les grosses motos bruyantes de ses amis et les combats de chiens qu'il organisait chez lui, à Saint-Marc-sur-Richelieu et auxquels je pouvais assister, privilège redevable de mon amitié avec son fils. Il me faisait même l'honneur de pouvoir entrer chez lui, ce qu'il permettait à peu de gens. Puis, un jour, l'homme fut porté disparu. J'ai alors partagé avec son fils sa peur de l'avoir perdu à jamais, et sa frustration accumulée à le rechercher partout dans les bars et brasseries de Belœil, et à tenter de savoir ce qui lui était arrivé auprès des motards de la région. Mon ami est vite devenu très agressif, et le pot, qu'il fumait beaucoup plus que moi, n'aidait en rien.

Dans les jours suivants, j'arrive à « l'arcade » où, parmi d'autres jeunes, se trouve le neveu d'un autre membre du Chapter North des Hells Angels – qui allait être liquidé plus tard. Il me dit d'éloigner mon ami de Belœil, alors qu'il est occupé à acheter tous les journaux pour que ce dernier ne voie pas ce qui est arrivé à son père. Il m'apprend en effet que le père de mon camarade a été retrouvé dans le Saint-Laurent, dans un sac de couchage attaché à des blocs de ciment, en compagnie de quatre autres

membres du même gang. Je fais mon possible pour distraire mon ami et l'attirer ailleurs. Plus tard, lors d'une promenade en mobylette, on croise celle qu'il appelle sa tante, en réalité la maîtresse de son père. Elle lui apprend alors la mauvaise nouvelle en le serrant dans ses bras et en tentant de le reconforter. Voilà qu'il se met à crier, à pleurer et devient rouge de haine. Enfin, il court se réfugier chez sa mère, une femme admirable qui déteste les motards, la violence et qui fera tout pour le protéger.

Dès ce jour-là, mon copain a changé du tout au tout. Il s'est mis à consommer de la cocaïne et à perdre la tête. Il entrait avec un bâton de baseball dans les bars et brasseries où son père contrôlait le trafic de drogue et menaçait d'attaquer ses amis et ses revendeurs, les accusant d'avoir tué son père. C'était mon ami, alors je l'attendais sur ma mobylette. Nous étions des ti-culs frustrés dans un monde de grands, un monde dangereux. Je partageais son chagrin, sa hargne. Comme lui, je les haïssais. Eux, dans le fond, ils ne le détestaient pas. Ils le comprenaient, ils tentaient de le calmer, de le raisonner. Mais nous ignorions encore qui était responsable de cette tuerie où son père avait péri. Imaginez notre réaction quand nous avons appris qu'il

avait été tué par d'autres Hells Angels lors de la fameuse purge de mars 1985 à Lennoxville, où on avait décidé d'éliminer le chapitre de Laval pour avoir enfreint à peu près toutes les règles sacrées du club. Le peu d'admiration que nous avions alors pour les Hells s'est envolé. Pour moi, en particulier, qui tentais de reconforter mon ami du mieux que mes quatorze ans me le permettaient.

À l'époque où les policiers enquêtaient sur cette affaire, l'un d'eux, un policier de la région, m'a approché à « l'arcade ». Il voulait savoir comment se sentait mon ami, qui fréquentait son domicile, toutes sortes d'informations indiscretes du genre. Il m'a demandé si je pouvais les aider dans leur travail et m'a laissé son numéro de téléphone. J'ai réfléchi à sa proposition. Beaucoup de choses se passaient autour de moi. J'étais inquiet pour mon *chum* et j'avais peur de perdre ma nouvelle liberté si les policiers commençaient à surveiller mes allées et venues et à les rapporter à ma tutrice. En pensant à mon parrain à la Sûreté du Québec, je me suis dit que je pourrais aider la police. Que je pourrais agir en bon citoyen en fournissant de l'information. J'ai cru prendre une bonne décision. Je ne me suis pas du tout méfié. J'ai appelé au numéro qu'on m'avait

laissé pour parler à un enquêteur. Celui-ci est venu me rencontrer en catimini dans sa voiture personnelle. Il me savait proche du fils du Hells assassiné. Il savait aussi que je séchais mes cours à la polyvalente Ozias-Leduc, et que je fréquentais assidûment « l'arcade ». J'imagine qu'il m'avait classé comme un délinquant, sans savoir que j'étais issu d'une bonne famille et que, quelques mois plus tôt, je menais une vie rangée dans un collège privé de Montréal. Il devait me considérer comme un *bum*, surtout que j'avais changé mon habillement. J'avais changé du tout au tout, en fait. J'étais devenu un rebelle. Je lui ai confié mon rêve : devenir policier comme mon parrain, précisant que si je pouvais les aider dans leur travail, j'étais prêt à le faire. Il a alors offert de me donner de l'argent en échange d'informations sur les agissements de mon *chum*. Qui appelait-il ? Que faisait-il exactement dans la vie ? L'enquêteur voulait savoir qui vendait de la drogue à « l'arcade » et un peu partout à Belœil. Il m'a demandé de le tenir informé et a voulu me rassurer : personne ne saurait jamais d'où venaient mes informations. Il m'a promis de me couvrir et m'a aussi fait comprendre que je ne devais en parler à qui que ce soit d'autre que lui. Tout a commencé ainsi. Il venait me chercher,

je me cachais sur le siège arrière de sa voiture personnelle, une Buick familiale brune, et nous allions faire un tour sur le bord du Richelieu. Je trouvais cela tripant. Il me donnait de l'argent, cent, deux cents, trois cents dollars. Je rendais service à la police et je me voyais, dans ma tête d'ado, finir par recevoir un badge, et devenir moi-même policier. Et puis, plus besoin d'aller à l'école, j'avais déjà une paye. Je ne mesurais pas les conséquences de mes agissements. Tout cela m'excitait. Je voyais quelqu'un faire quelque chose de douteux ? J'appelais. Pif, paf, la personne se faisait ramasser ! Je me trouvais puissant, puis tout cela, ni vu, ni connu. Mon enquêteur m'a expliqué, un jour, que des gens qui faisaient ce que je faisais, il n'y en avait pas beaucoup. « On n'est pas accoutumés à ça, nous autres, m'a-t-il expliqué. On n'a pas de budget pour ça... » Ce qui, évidemment, m'a amené à me demander où il prenait l'argent qu'il me versait. Plus il m'en versait, plus j'en voulais, plus je trouvais d'informations qui l'intéressaient. Voyez l'image : le ti-cul de quatorze ans entrainé à « l'arcade » les poches pleines d'argent. Je payais hot-dogs, pizza et cinéma à tout le monde. Je jouais aux machines à boule à satiété. Et personne ne savait d'où cet argent venait.